

# Le Jardin du Vaillant Combattant

de Terence O'donnell  
traduit par Béatrice Favre

*Extraits*

---

## Partie de chasse

Du temps où je vivais dans le “Jardin du Vaillant Combattant”, j’avais deux amis qui m’étaient très chers. L’un était un avoué d’un certain âge qui s’appelait Mr. Dadgah, l’autre un marchand de grain nommé Mr. Bazargan. Mr. Dadgah était un petit homme ventru et court sur pattes. Peut-être était-ce la raison pour laquelle il se tenait toujours penché en avant et marchait en se dandinant. Le visage rond, le nez chaussé de lunettes à monture d’acier, il ressemblait à une chouette et ses cheveux châtain, tels deux ailes, flottaient sur ses oreilles en mèches touffues. En toute circonstance et en tout lieu, il portait, juché sur le sommet du crâne un très haut chapeau. Je n’ai pas de souvenirs très précis de Mr. Pickwick, mais Mr. Dadgah me faisait penser à lui.

A un certain moment de sa jeunesse, Mr. Dadgah avait songé à mettre fin à ses jours. Cherchant une solution à ses problèmes, il alla consulter un homme en ville qui était réputé pour son jugement. Le sage lui recommanda de renoncer à l’ambition, de se contenter de peu de chose et de couler des jours tranquilles “dans un coin de la vie”. Mr. Dadgah avait suivi ce conseil et, de son coin, il avait appris à observer

les autres avec beaucoup d'humour et de tolérance et s'était imposé à lui-même une ligne de conduite qu'il suivait avec une tranquille rigueur. A tout prendre, il me semblait que Mr. Dadgah avait vécu une vie plutôt bonne et heureuse.

Mr. Bazargan, l'ami de Mr. Dadgah, avait quelques années de moins que lui, mais sa silhouette promettait d'accuser un jour les mêmes rondeurs. Pourtant, il y avait dans son aspect quelque chose de beaucoup plus doux, que lui conféraient ses fossettes, son teint rose, un certain air de langueur et des yeux nostalgiques et brillants comme ceux d'une jolie femme. Mais il se cachait de la fermeté sous cette mollesse, car c'était un habile commerçant, et le chef responsable d'une immense famille, ce qui, en Iran comme partout ailleurs, n'est pas une sinécure. Dans sa maison, située dans le quartier du Bazar, logeaient ses enfants, ses femmes, sa mère, ses frères, ses neveux et nièces et ses belles-soeurs, - quelque cinquante personnes en tout. C'était, je pense, cette admirable combinaison de caractères, - ce calme, cette douceur, alliés, en cas de besoin, à la détermination et de la rapidité de décision, que j'admirais en lui, - mieux, qui excitaient mon envie.

Mr. Dadgah, Mr. Bazargan et moi aimions à chasser ensemble. En automne et au début du printemps, nous prenions souvent une demi-journée de congé pour explorer les collines. Mr. Dadgah était bien équipé pour ces excursions : du bon tweed, des guêtres, un étui à fusil et une cartouchière du cuir anglais le plus fin. Mr. Bazargan était moins élégant, mais il emportait une carabine de premier ordre, ainsi que la bouteille de brandy.

Lorsque nous étions parvenus à pieds d'oeuvre, Mr. Dadgah décrétait invariablement qu'il était trop tôt ou trop tard pour que les oiseaux fussent "réellement" en plein vol. De sorte que nous étendions un tapis dans un creux et nous installions pour un jeu de cartes agrémenté de fréquentes rasades de brandy. Pour parler franchement, il faut avouer que mises à part quelques salves de pure formalité, nous ne tirions jamais un coup de fusil lors de ces escapades, mais passions bien plutôt notre temps à bavarder, à boire et à tricher au jeu. Cela faisait parfaitement mon affaire. J'aime la chasse, mais je préfère m'y adonner seul. Le plaisir que je prenais à ces sorties consistait surtout à me retrouver en plein air en compagnie de mes amis.

Un soir, vers la fin du printemps, Mamdali vint m'annoncer la visite de Mr. Dadgah. Je sortis sur la galerie et le vis qui grimpaît les marches en soufflant plus fort que d'habitude, souriant aussi plus largement, et

je compris que quelque chose était dans l'air, - sans nul doute quelque chose d'agréable. Il s'assit, et, les bras croisés sur le ventre, la tête tendue vers moi comme celle d'une vieille tortue, il m'expliqua ce qui l'amenait. Ce qu'il me proposait, ce n'était pas une de nos randonnées pédestres d'une demi-journée à travers champs, mais une véritable "expédition" de trois jours. Et ses sourcils, comme il prononçait ce grand mot, se haussèrent d'un cran. Puis, il m'exposa son plan.

Mr. Dadgah connaissait deux frères qui vivaient dans une vallée à mi-chemin du Golfe. Cette vallée était à la fois un véritable zoo zut un parc ornithologique : il y avait donc du sport en perspective. Mr. Bazargan était en tractation avec les frères, concernant un achat de blé, - ainsi qu'avec un autre fermier des environs. En outre, Mr. Dadgah devait discuter certains problèmes juridiques avec un client qui habitait une ville située sur notre parcours. De sorte que cette expédition combinerait agréablement les affaires et le plaisir, comme c'est souvent le cas en Iran. Enfin, Mr. Dadgah, en clignant des deux yeux, - ce qu'il aimait à faire lorsque la vie promettait d'être particulièrement amusante et agréable, - m'annonça que cette expédition serait pour nous une occasion de "sortir et voir le monde !" Et, me décochant encore une oeillade, il fit un grand geste de la main pour résumer la perfection du tout.

Quelques jours plus tard, à cinq heures du matin, nous étions tous prêts à partir en campagne. Il y eut de nombreux délais. Pour commencer, Mr. Dadgah n'était pas content de la manière dont les serveurs avaient chargé la voiture. Il fallut sortir tous les bagages et les empiler différemment : les paniers de fruits, deux bassines de riz, des cadeaux pour nos hôtes, - des albums aux reliures peintes - une panoplie de fusils, des tapis, des rouleaux de couchage, des coussins, une bourriche de vodka et de vin, des sacs de raisins secs et de noix, un jeu de trictrac. Ce dernier rappela à Mr. Dadgah qu'il avait oublié les cartes à jouer et il s'écoula un certain temps avant qu'il ne se souvînt où ils les avait cachées dans sa maison, - car sa femme, une intraitable vieille bigote, réprouvait le jeu. Enfin, on les dénicha, - et nous voilà enfin prêts à partir.

Pour des raisons de "sécurité", il avait été décidé d'avance que nous formerions une caravane. Il n'y avait pas longtemps que Mr. Dadgah voyageait dans un Iran moderne, aux routes sûres. Pendant la plus grande partie de sa vie, chacun de ses déplacements s'était effectué sous la menace des brigands et des tribus nomades, toujours prêtes à piller et

il n'avait rien oublié. C'est pourquoi, nous faisons route dans deux voitures : Mr. Bazargan, Mr. Dadgah, son neveu Hussain, un garçon d'une vingtaine d'années et moi-même, étions installés dans l'une. Les domestiques, avec notre équipement et nos provisions, dans l'autre.

C'est ainsi que nous nous mîmes en marche, non sans nous arrêter trois fois avant de quitter la ville. Mr. Dadgah avait oublié ses poudres laxatives, Mr. Bazargan sa flûte. Puis il fallut un arrêt pour permettre à Mr. Dadgah de racheter encore des cartouches, car, disait-il, "nous serions submergés de gibier". A neuf heures, notre expédition franchissait la porte de la ville.

Nous roulions à peine depuis dix minutes lorsque Mr. Dadgah fit un signe par la fenêtre avec son mouchoir, et notre caravane s'approcha d'une maison de thé. Cela me parut un peu tôt pour une pause, mais après que nous nous fûmes rassemblés à l'intérieur, j'en compris la raison. Notre expédition ne pouvait commencer sans être célébrée de quelque façon, sans être sanctionnée, comme qui dirait, par quelque bref rite d'inauguration. Mr. Dadgah récita une prière pour la protection des voyageurs, Mr. Bazargan déclama un poème sur les joies du voyage et nous échangeâmes nos pronostics sur ce que les trois prochains jours tenaient en réserve pour nous. Puis, Mr. Dadgah s'éclaircit la voix et, soulevant légèrement son imposant postérieur de dessus son banc, il retira son chapeau. C'était là le signe qu'il s'apprêtait à faire une importante déclaration.

"Avec votre permission, j'aimerais suggérer quelques règles à observer pendant ce voyage. Les conducteurs détourneront leurs yeux des villageoises, faute de quoi, troublés, ils pourraient nous précipiter dans un fossé. Les luttes et chamailleries seront réservées aux sièges arrières" (les iraniens passent leur temps à se bagarrer). "On donnera l'aumône à tous les mendiants, et enfin, je suggère qu'on fasse un arrêt à tous les sanctuaires rencontrés en route. Quelqu'un a-t-il d'autres recommandations à faire?"

Mr Bazargan leva la main : "Nous devons nous arrêter et flâner chaque fois que nous en aurons envie : pour faire du thé, pour admirer la vue, pour nager, peut-être... et bien sûr, pour satisfaire aux besoins de la nature."

"Tout à fait, répondit Mr. Dadgah. La précipitation est l'oeuvre du Diable". Pour honorer le proverbe, on commanda une seconde ration de thé. Le thé bu, Mr. Dadgah frappa sur ses genoux et dit : "Yah Ali"

(loué soit Ali). Nous levâmes la séance pour remonter en voiture. Cette fois, c'était bien vrai : notre expédition commençait enfin.

La route était très ancienne. Pline, qui écrivait au premier siècle, l'appelait "les mille marches". Et de fait, on voyait encore des traces de l'antique route des caravanes avec ses escaliers tortueux taillés dans le roc et grim pant sur le flanc de la montagne. La route actuelle, une corniche jonchée de blocs et creusée à la dynamite dans la paroi rocheuse, descend vers le Golfe en un plongeon vertigineux de quatre mille pieds. Dangereusement étroite, sa largeur n'excède souvent pas celle d'une voiture. En regardant alentour, on se sentait au milieu des vagues d'une mer déchaînée, que suggéraient les pics tourmentés couronnés de neige et les trouées bleues sur l'abîme. C'était cela notre décor dans lequel surgissaient parfois la tour blanche d'un fort, étendant au vent, et de loin en loin cette image typique de la campagne iranienne : le bulbe vert d'un sanctuaire de faïence.

Ainsi, nous roulions sur la route qui dévalait au-dessus des gouffres insondables, sans le moindre parapet de sécurité ; mes compagnons insouciant s, abandonnés à la volonté de Dieu et moi bandant chaque muscle tandis que nous tournions dans les virages en rasant le précipice. Mr. Dadgah, tout en faisant passer le sac de noix, nous racontait des épisodes de son adolescence, lorsqu'il parcourait cette même route à cheval. Se donnant des claques sur les genoux et clignant des yeux, il décrivait avec force détails une nuit que ses amis et lui avaient passée aux environs d'un village avec une gitane.

— Vous étiez bien dissipés dans votre jeunesse, dit Mr. Bazargan en me faisant un signe de connivence.

— Naturellement, répondit Mr. Dadgah, à quoi d'autre sert la jeunesse ? C'est comme la vieillesse qui est faite pour la prière. A propos de prière, regardez donc là en bas.

Baissant les yeux, nous vîmes au-dessous de nous une petite plaine avec, sur un côté, la coupole d'un sanctuaire dont le sommet étincelait de lumière comme pour nous envoyer un message.

— Puisqu'il se trouve sur notre route, nous nous y arrêterons pour y faire nos dévotions. A propos, connaissez-vous l'histoire de cette plaine ?

Je répondis que non.

— Elle est connue pour deux choses : ses lions et ses narcisses sauvages. Je suis au regret de vous dire que nous arrivons trop tard

pour les uns comme pour les autres. Les narcisses étaient en fleurs il y a six mois et le dernier lion fut abattu lorsque j'étais enfant. Mais les gens venaient nombreux autrefois pour se divertir et pour chasser dans cette plaine. En fait, on raconte une histoire" et il donna une tape à Mr. Bazargan sur le siège avant pour l'inviter à écouter. "On dit que Hezrat-e-Ali est venu un jour dans cette plaine - bien sûr il n'est jamais venu en Iran - et comme il était fatigué, il s'assit sous un arbre pour dormir. Quand il se réveilla, que croyez-vous qu'il vit ? Un lion qui s'approchait de lui. Mais le lion tenait dans sa gueule un bouquet de narcisses qu'il déposa aux pieds de Ali". Mr. Dadgah agita les doigts. "Naturellement, ce n'est qu'une histoire, mais qui sait ?..."

Nous étions maintenant parvenus sur le plateau. C'était une sensation fort agréable, pour la simple raison que de là, on ne pouvait plus basculer. Un chemin crayeux courait sur le gazon, bordé de saules dont les branches balayaient la voiture au passage. Devant nous, sur la droite, se trouvait la tombe, une méchante petite construction campée de travers, son dôme incliné comme un chapeau de mousquetaire.

— Halte, halte ! cria Mr. Dadgah, comme nous approchions de la grille du sanctuaire, et son neveu Hussain, virant de bord, s'arrêta.

— Dans ce sanctuaire, dit Mr. Dadgah, il y a une pierre portant l'empreinte du sabot du cheval d'Ali."

— Mais je croyais que vous disiez..." commençai-je. Mais je m'interrompis aussitôt, me rappelant que ma logique n'était pas de mise.

Nous nous baissâmes pour passer la porte et nous trouvâmes, au centre de la petite pièce et entourée d'un grillage de fer, la pierre qui portait l'empreinte d'un sabot de cheval. Mr. Dadgah souleva son chapeau, puis s'agenouilla pour baiser la grille. Il se releva en vacillant et se tapa le ventre.

— Dieu soit loué de ce que le Prophète ait ordonné ces dévotions, car autrement cette chose-là, et il se tapota à nouveau le ventre, serait complètement déréglé.

En sortant, nous vîmes que les domestiques avaient installé le samovar sous un saule et nous nous étendîmes tous sur le gazon pour prendre le thé.

— Je pourrais passer ici toute la matinée, dit Mr. Bazargan.

— Et la chasse ? objecta Mr. Dadgah. Nous nous rassemblâmes enfin. A la porte, Mr. Dadgah glissa un billet dans la boîte à offrandes.

— Quelqu'un le volera sans doute, dit-il, mais sûrement quelqu'un qui en a besoin. En Définitive, cela revient au même...

A l'autre extrémité de la plaine, nous reprîmes notre descente, la route déroulant ses spirales et plongeant vers de nouveaux abîmes bleus. Au delà se dressait une haute chaîne de montagnes, dont les flancs étaient jaunes au soleil, les ravines remplies d'ombre bleu noir.

— Dans ces montagnes, dit Hussain, l'oeil brillant de malice, se trouve le col de Baba Abbas. On va bien s'amuser.

— Il n'en est pas question ! dit Mr. Dadgah. Quelle idée ! Nous ferons un arrêt et il ne se produira rien de... rien d'incongru, je l'espère.

— Et qu'est-ce qui pourrait être "incongru" ? demandai-je.

Excité par Mr. Bazargan et malgré les protestations de Mr. Dadgah, Hussain s'expliqua. Baba Abbas était un mendiant qui se tenait au col, là-haut dans la montagne, attendant que les voyageurs lui fissent l'aumône, une sorte de droit de passage versé à Dieu, en échange d'une bonne descente. Cette pratique est courante en Iran, mais Baba Abbas n'était pas un mendiant comme les autres. Si les voyageurs faisaient mine de ne pas vouloir s'arrêter, il les insultait en descendant ses pantalons pour s'exhiber.

— C'est honteux, dit Mr. Dadgah. Quel pays ! Ces iraniens... Que Dieu ait pitié de nous. Et les gens croient que c'est drôle, dit-il en foudroyant Mr. Bazargan et Hussain du regard. Il se laissa retomber en arrière sur son siège et regarda par la fenêtre. "Comme si le monde n'était pas suffisamment laid pour qu'il faille encore regarder les parties intimes d'un vieux bonhomme. Ciel !" Il se pencha en avant et frappa Hussain sur l'épaule. "Tu n'oublieras pas de t'arrêter au col afin que nous puissions donner de l'argent à Baba et nous éviter ainsi cette... cette inconvenante démonstration." Hussain resta muet.

Nous avons maintenant achevé la descente et nous trouvions dans un petit village. Les maisons, disposées en gradins sur les flancs ocres de la montagne, étaient des constructions traditionnelles en pisé, avec des toits plats d'herbe sèche recouverte de plâtre. Chacune d'entre elle se prolongeait d'un balcon orienté vers le sud, presque aussi grand qu'elle, ce qui donnait à l'ensemble l'aspect d'un village de balcons, plutôt que de maisons. Nous roulions sous les balcons, le long d'une étroite ruelle défoncée. Dans l'un des creux, quelqu'un avait peint, aussi crue et bleue qu'un tatouage, une scène de chasse représentant

des personnages couronnés. Mr. Dadgah expliqua que des siècles auparavant, l'endroit avait été une réserve royale et que les hommes du village étaient encore des chasseurs renommés.

Non loin de là vivait un des fermiers auxquels Mr. Bazargan avait affaire, et nous nous dirigeâmes vers sa demeure. Devant la longue maison basse au toit de broussaille se tenait une figure recroquevillée, enveloppée d'un tchador à carreaux bleus. C'était la femme du fermier. Se prosternant à l'ancienne mode, elle nous fit entrer et nous introduisit dans une pièce meublée de tapis et de coussins, avec des portes-fenêtres donnant sur une cour en terre battue. Le fermier entra aussitôt, - un vieillard robuste et buriné, aux joues osseuses et rouges, aux yeux d'un bleu délavé et larmoyant. Il nous dirigea vers quelques couvertures à l'extrémité de la pièce, - la place d'honneur, - tandis que lui même, en signe de respect, s'assit dans l'embrasure de la porte. Sa femme se tenait derrière lui, appuyée au chambranle, s'éventant le visage de son tchador tout en nous observant.

On se livra à l'échange de politesses habituelles, aux déclarations de respect et de fidélité, chacun s'inclinant à tour de rôle, la main posée sur le cœur. Puis on parla des moissons, du temps qu'il faisait et de la famille du fermier, qui possédait sept fils. Tandis que nous bavardions, quatre d'entre eux, pieds nus dans de larges pantalons mouvants, firent leur entrée par la porte-fenêtre, apportant du thé et des fruits. C'étaient de vrais taureaux, aux jarrets musclés, au torse puissant. Pourtant, comme ils s'inclinaient pour servir des rafraîchissement, ils avaient autant de grâce que d'élégants Jésuites au pied du maître-autel.

— Ma sha'allah (Dieu est grand"), dit Mr. Dadgah. Que voilà de beaux et de robustes fils". Le fermier protesta vivement de la main. "La semence était quelconque, mais la terre, - et il agita la tête en direction de la vieille femme, - la terre était féconde". La vieille rabattit son tchador sur son visage, et, les épaules secouées par un rire, marmonna quelque chose que nous n'entendîmes point. Il m'apparut alors, comme je l'avais déjà ressenti précédemment auprès de gens de la campagne, que semer du grain et semer des enfants, puis moissonner les uns et les autres, étaient pour eux, une seule et même chose.

Le moment était venu de parler affaires. Mr. Bazargan alla s'accroupir auprès du fermier et, têtes rapprochées, ils se mirent à parler ventes et récoltes. Quant à nous, nous continuâmes à boire du thé, tout en plaisantant avec l'un des fils qui devait se marier bientôt.

Lorsque Mr. Bazargan eut fini, nous nous préparâmes pour partir. Le fermier, toutefois, insista pour que nous voyions son verger. Aussi, nous sortîmes par la cour pour aller regarder les arbres. Tout en marchant, le fermier les touchait chacun à leur tour. Celui-ci, disait-il, était le plus vieux, et provenait d'un verger plus ancien, celui-là était le plus prolifique, et il nous en signala un troisième pour sa silhouette gracieuse. Et il continuait ainsi, dissertant sur chaque arbre comme il l'aurait fait pour ses fils.

Ils étaient tous sortis pour nous dire au revoir, - le vieil homme, sa femme, et maintenant ses sept fils au grand complet, alignés devant leur maison basse et solide.

— Quel homme heureux, dit Mr. Dadgah, comme nous nous éloignons.

La route continua à plat pendant un moment, puis, dans une série de lacets, commença à s'élever vers le col de Baba Abbas. Dans la dépression d'une de ses boucles était niché un cimetière. Les cimetières iraniens ne contiennent d'ordinaire point de pierres dressées, car les lois religieuses décrètent que les monuments funéraires ne doivent pas projeter d'ombre. De sorte que les tombes ne sont marquées que par une bordure de briques plates. Mais il y a des exceptions, car les Iraniens, même dans la mort, aiment à transgresser la loi. Et dans ce cimetière, on pouvait en voir un exemple : un petit lion de pierre, indiquant que là reposait un homme fort et brave, - un grand chasseur peut-être.

Par une ironie du sort, juste au moment où nous passions à côté du lion, un vol de pigeons jaillit de derrière un mur et s'éparpilla dans l'air.

— Arrêtez, arrêtez ! cria Mr. Dadgah. Notre premier gibier !

Et on se jeta sur les fusils qui, pointés à chaque fenêtre, crachèrent force décharges sur les volatiles qui s'égaillaient dans un grand tourbillon d'ailes. Un unique pigeon s'abattit au sol.

— Eh ! bien, dit Mr. Dadgah. C'est toujours un début. Nous n'étions pas préparés et nous ferons mieux la prochaine fois, j'en suis sûr.

— Peut-être, dit Mr. Bazargan, mais je serais plus disposé à y croire si nous avions laissé la vodka, le jeu de trictrac et les cartes à la maison.

— Allons donc, Mr. Bazargan, répondit Mr. Dadgah. Ceci n'est pas une demi-journée de gaudriole dans les collines. C'est une ex-pé-dition. Non, une fois que nous serons sur le terrain et que nous nous

serons organisés, ce sera, je vous assure, un véritable massacre. En fait, mais il s'interrompit, car nous approchions du col de Baba Abbas. "Hussain", il se pencha en avant et frappa sur l'épaule de son neveu. "N'oublie pas. Nous devons nous arrêter pour Baba Abbas".

— Nous nous arrêterons, dit Hussain. Mais il ne ralentissait pas. Devant nous, sur le replat du col, nous aperçûmes une silhouette au milieu de la route, - Baba Abbas, sans doute. La voiture continuait sur sa lancée.

— Ralenti, Hussain, RALENTIS, je te l'ordonne ! criai Mr; Dadgah. Mais nous roulions toujours. Juste avant que nous arrivions à sa hauteur, le personnage sur la route fit un bond de côté. "Mon Dieu !" s'exclama Mr. Dadgah. Et en vérité, c'était bien Baba Abbas qui, ayant baissé ses pantalons, agitait son instrument devant nous. Il y eut un coup de frein, un dérapage et la voiture s'immobilisa à deux doigts de lui.

— Je m'arrête, dit Hussain.

— Ton père était un chien, dit Mr. Dadgah. Puis tournant la manivelle, il descendit la fenêtre. "Venez ici, Monsieur", ordonna-t-il au mendiant. "N'avez-vous pas honte, Monsieur ?" Le vieux s'approcha en se dandinant, remontant son pantalon.

— Je meurs de faim, dit le mendiant. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Vous préféreriez un coup de fusil ?

— Vous mourez de faim ! Dit Mr. Dadgah. Avec votre odieux chantage, vous avez plus d'argent dans votre bas de laine que nous tous ici réunis. Cependant, tenez,..." et il tendit un billet au mendiant. "Au moins, ayez la décence de vous acheter une paire de caleçons". Puis, il remonta la fenêtre. "Et toi, dit-il, frappant Hussain sur la tête avec le sac de noix, tu es le déshonneur de ton père". Mais il se tourna vers moi et dit à voix basse : "Ma parole, le vieux bandait dur. Il ne doit pas s'embêter avec les femmes gitanes. Ca me rappelle..." et le voilà parti pour quelque détail qu'il avait oublié de nous raconter, au sujet de sa nuit avec la gitane.

*Le Jardin du Vaillant Combattant* paraîtra aux Editions L'Harmattan à la fin de l'année 1991